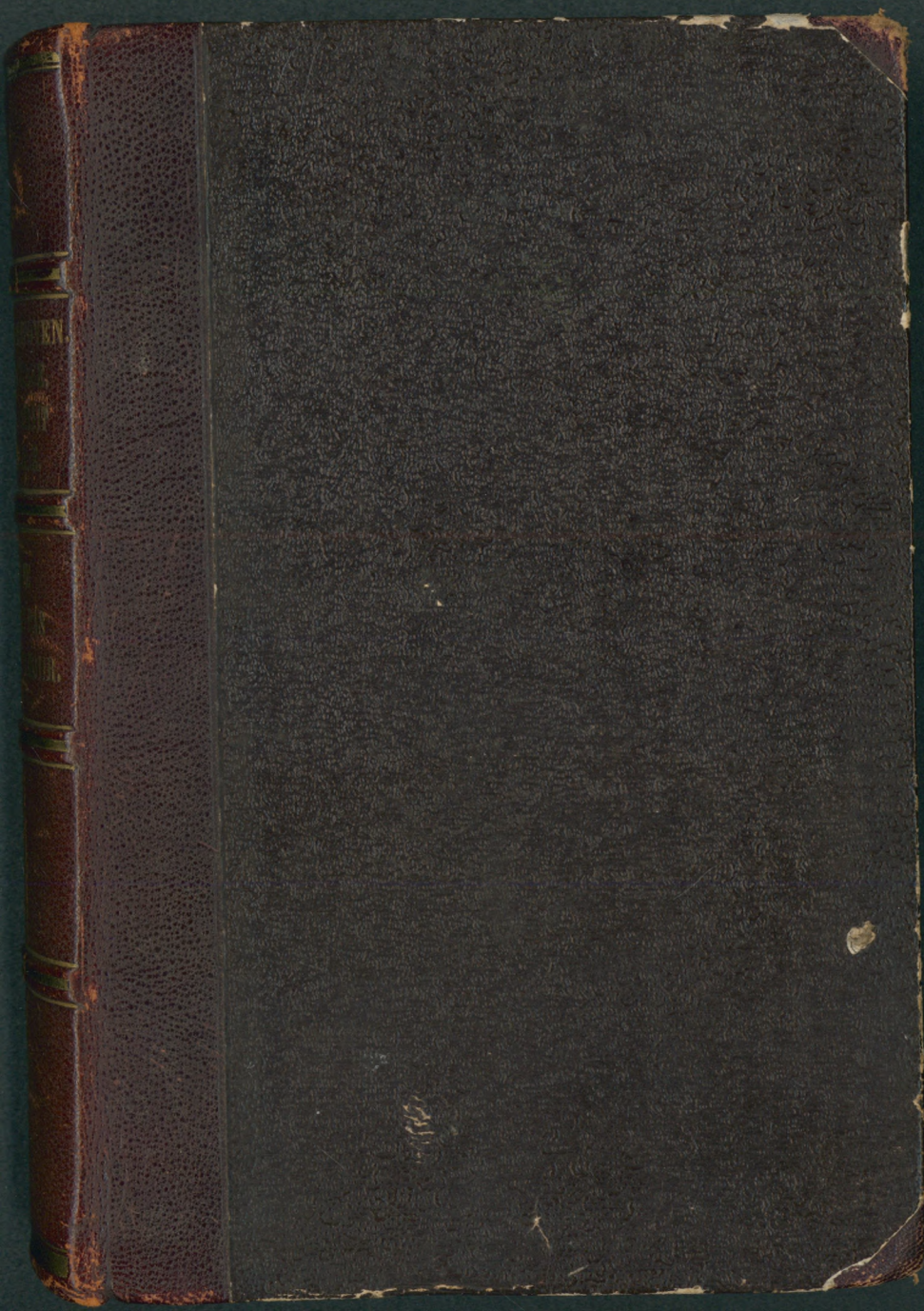




ON NE BADINE PAS

AVEC L'AMOUR

AVEC L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

ALFRED DE MUSSET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

ALFRED DE MUSSET

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR,

LE 18 NOVEMBRE 1861.

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DE L'ÉCOLE, 28

—
1861

* Tous droits réservés.

ON NE BADINE PAS
AVEC L'AMOUR

PERSONNAGES.

LE BARON.
 PERDICAN, son fils.
 BLAZIUS, gouverneur de Perdican.
 BRIDALNE, tabellion.
 CAMILLE, nièce du baron.
 DAME PLUCHE, sa gouvernante.
 ROSETTE, sœur de lait de Camille.
 LE CHŒUR { DES JEUNES GENS.
 { DES VIEILLARDS.
 UN PAYSAN.
 PAYSANS et PAYSANNES.
 UN VALET.

ACTEURS.

M. PROVOST.
 M. DELAUNAY.
 M. BARRÉ.
 M. MONROSE.
 M^{lle} FAVART.
 M^{lle} JOUASSAIN.
 M^{lle} EMMA FLÉURY.
 M. EUGÈNE PROVOST.
 M. COQUELIN.
 M. MASQUILLIER.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.

ACTE PREMIER

Salle d'entrée du château. — A droite, au premier plan, un portrait de femme en costume religieux. — A gauche, quelques vases de fleurs sur une table. — Portes latérales. — Au fond, une terrasse de plain-pied donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR, puis BLAZIUS. Au lever du rideau, les paysans boivent debout.

LE CHŒUR DES JEUNES GENS, à droite de la porte du fond.

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les sentiers fleuris, vêtu de neuf, l'écrtoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se balance sur son ventre rebondi, et, les yeux à

demis fermés, il marmotte ses patenôtres dans son triple menton. (Blazius entre par le fond à gauche.) Salut, maître Blazius! vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

BLAZIUS.

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS, à gauche de Blazius; il lui verse du vin dans une écuelle

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius, le vin est bon; vous parlerez après,

BLAZIUS; il boit.

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité et qu'il est reçu docteur à Paris; il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. (Il boit.) Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin, et, quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit clairement pourquoi; il connaît par

leurs noms tous les empereurs romains ; en un mot, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. (Il boit.) Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans. Ainsi donc, mes bons amis, qu'on mette ma mule à l'écurie. Je ne serai pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS, lui versant du vin.

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme !

BLAZIUS.

Ma foi, l'écuëlle est vide ; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu ; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention, qui plairont à monseigneur. (Il sort par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE II

LE CHŒUR, puis DAME PLUCHE.

LE CHŒUR DES JEUNES GENS, à gauche de la porte
du fond.

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet. (Dame Pluche entre par le fond à droite.) Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE.

Un verre d'eau, canaille que vous êtes! Un verre d'eau et un peu de vinaigre!

LE CHŒUR DES JEUNES GENS.

D'où venez-vous, Pluche, ma mie? Vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE.

Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée; et ceux qui la verront auront la joie de respirer une gracieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain. (Le chœur s'est rapproché pour l'écouter.) Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR DES JEUNES GENS.

Défriguez-vous, honnête Pluche, et, quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos chanvres sont secs comme vos tibias. (Le chœur des vieillards donne une écuelle d'eau à dame Pluche.)

DAME PLUCHE.

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; vous êtes des butors et des malappris! (Elle jette l'écuelle et sort par la porte à droite.)

BRIDAINE, entrant par le fond à gauche.

Voici M. le baron qui s'avance.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Mettons-nous respectueusement à l'écart.

LE CHŒUR DES JEUNES GENS.

Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui. (Ils sortent tous par le fond, à droite et à gauche.)

SCÈNE III

BLAZIUS, LE BARON, BRIDAINE.

LE BARON, entrant par la porte à gauche.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés ; il est docteur à quatre boules blanches. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, tabelion du pays. C'est mon ami. (Il passe à droite.)

BLAZIUS.

A quatre boules blanches, seigneur : littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

LE BARON.

Allez à votre chambre, cher Blazius; mon fils ne va pas tarder à paraître; revenez au coup de cloche.

(Blazius sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV

BRIDAINE, LE BARON.

BRIDAINE.

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur? Le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON.

Cela est impossible.

BRIDAINE.

J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout à l'heure : il sentait le vin à faire peur.

LE BARON.

Brisons là. Je vous répète que cela est impossible.

SCÈNE V

BRIDAINE, LE BARON, DAME PLUCHE

LE BARON.

Vous voilà, bonne dame Pluche ! Ma nièce est sans doute avec vous ?

DAME PLUCHE.

Elle me suit, monseigneur ; je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est, depuis hier à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans ; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine. C'est mon ami.

DAME PLUCHE, saluant.

Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure élève du couvent.

LE BARON.

Allez, dame Pluche; ma nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du dîner. (Dame Pluche sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI

BRIDAINE, LE BARON.

BRIDAINE.

Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

LE BARON.

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

BRIDAINE.

Mais le gouverneur sent le vin; j'en ai la certitude.

LE BARON.

Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de

marier mon fils avec ma nièce; c'est un couple assorti; leur éducation me coûte six mille écus.

BRIDAINE.

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON.

Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. O mon ami! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu, de tout temps, la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et celui de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile, le recueillement de l'homme d'État! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer par la présence de mes deux enfants réunis la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé gouverneur de cette province!

BRIDAINE.

Ce mariage se fera-t-il ici, ou à Paris?

LE BARON.

Voilà où je vous attendais, Bridaine ; j'étais sûr de cette question. Eh bien, mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains, — ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, — étaient destinées à mettre par écrit l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers ? Eh ?

BRIDAINE.

Je me tais ; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON.

Mes deux enfants arriveront en même temps. J'ai imaginé la combinaison la plus heureuse, et disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous ? Je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront ; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. Bridaine, il me vient une idée.

BRIDAINE.

Laquelle ?

LE BARON.

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, vous

comprenez, mon ami, tout en vidant quelques coupes joyeuses ; vous savez le latin, Bridaine ?

BRIDAINE.

Ità xdepol ! pardieu, si je le sais !

LE BARON.

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, discrètement, s'entend, devant sa cousine ; cela ne peut produire qu'un bon effet. Faites-le parler un peu latin, non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien, mais au dessert, entendez-vous ?

BRIDAINE.

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON.

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend ? d'où sortez-vous, Bridaine ? Voilà un raisonnement qui fait pitié ! (Cris au dehors, à droite et à gauche.) Écoutez !... Entendez-vous ces cris de joie ? (Cris à gauche.) C'est ma nièce... (Cris à droite.) et mon fils !

SCÈNE VII

BLAZIUS, BRIDAINÉ, PERDICAN, LE BARON, CAMILLE, DAME PLUCHE; Perdican entre par la gauche, Camille par la droite.

LE BARON.

Bonjour, mes enfants; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi et embrassez-vous

PERDICAN.

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! Quel bonheur! que je suis heureux!

CAMILLE, d'un ton glacial.

Mon oncle et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN.

Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour!

LE BARON.

Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDICAN.

Mercredi, je crois, ou mardi... Comme te voilà métamorphosée en femme ! Je suis donc un homme, moi ? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON.

Vous devez être fatigués ; la route est longue et il fait chaud.

PERDICAN.

Oh ! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie !

LE BARON.

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE.

Excusez-moi.

LE BARON.

Un compliment vaut un baiser. Embrasse-la, Perdican. (Il le fait passer près de Camille, qui recule.)

PERDICAN.

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je

vous dirai, à mon tour : Excusez-moi ; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE.

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure ; hé ?

BRIDAINE, au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut ; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à Bridaine.

Je suis choqué, blessé. Cette réponse m'a déplu. *Excusez-moi !* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer ? Venez ici que je vous parle. (Il le conduit à gauche.) Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. Je suis vexé, piqué. Diable ! voilà qui est fort mauvais.

BRIDAINE.

Dites-leur quelques mots ; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON.

Eh bien, mes enfants, à quoi pensez-vous donc ?
Que fais-tu là, Camille, devant cette muraille ?

CAMILLE, regardant un tableau à droite.

Voilà un beau portrait, mon oncle ! N'est-ce pas
une grand'tante à nous ?

LE BARON.

Oui, mon enfant ; c'est ta bisaïeule, ou du moins
la sœur de ton bisaïeul, car la chère dame n'a jamais
concouru, pour sa part, je crois, autrement qu'en
prières, à l'accroissement de la famille. C'était, ma
foi, une sainte femme.

CAMILLE.

Oh ! oui, une sainte ! C'est ma grand'tante Isabelle !
Comme ce costume religieux lui va bien !

LE BARON.

Et toi, Perdican, que fais-tu là, devant ce pot de
fleurs ?

PERDICAN, debout devant la table, à gauche.

Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un
héliotrope.

LE BARON.

Te moques-tu ? elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN.

Cette petite fleur, grosse comme une mouche, a bien son prix.

BRIDAINE.

Sans doute ! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient ; de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur : il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN.

Je n'en sais pas si long ; je trouve qu'elle sent bon, voilà tout. (Il remonte au fond.)

BRIDAINE, à part.

Une éducation manquée ; je m'en doutais. (Il sort par la porte à gauche ; Blazius le suit. Le baron, vexé, s'assied près de la table à gauche.)

SCÈNE VIII

LE BARON, assis; PERDICAN, CAMILLE, DAME
PLUCHE.

PERDICAN, se rapprochant de Camille.

Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser?

CAMILLE.

Je suis comme cela; c'est ma manière.

PERDICAN.

Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village?

CAMILLE.

Non; je suis lasse. (Elle s'assied à droite.)

PERDICAN.

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE.

Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN.

Tu me fends l'âme. Quoi ! pas un souvenir, Camille ? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses ! Regarde : je porte encore à mon doigt la bague que tu m'as donnée. Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme ?

CAMILLE.

Non, pas aujourd'hui.

PERDICAN.

Pas aujourd'hui ! et quand donc ? toute notre vie est là.

CAMILLE.

Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN.

Comment dis-tu cela ?

CAMILLE.

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN.

Cela t'ennuie?

CAMILLE.

Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN.

Pauvre enfant ! je te plains sincèrement. (Camille se lève sans lui répondre, passe devant lui et sort par le fond à droite ; dame Pluche la suit, en passant aussi devant Perdican, qu'elle salue. Le baron se lève et arrête dame Pluche. Perdican remonte au fond et disparaît un instant.)

SCÈNE IX

LE BARON, DAME PLUCHE.

LE BARON.

Vous le voyez, vous l'entendez, excellente Pluche ; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me sem-

ble assister à un concert où le violon joue *Mon cœur soupire*, pendant que la flûte joue *Vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE.

Je l'avoue ; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON.

Parlez-vous sérieusement ?

DAME PLUCHE.

Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON.

Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors...

DAME PLUCHE.

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON.

Mais je répète... je vous dis...

DAME PLUCHE.

C'est là mon opinion.

LE BARON.

Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions que je ne veux pas... qui me répugnent... Vous me donnez envie... en vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche! je ne sais que penser de vous. (Il sort par la porte à gauche.)

DAME PLUCHE.

Une pécore! une pécore! est-ce à moi qu'on parle ainsi? (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE X

ROSETTE, cachée derrière le groupe de paysans, à gauche; LE CHŒUR, entourant PERDICAN; les vieillards à gauche et les jeunes gens à droite.

PERDICAN, entrant du fond.

Bonjour, amis. Me reconnaissez-vous?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN.

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies ; (A une paysanne âgée, qui l'embrasse.) vous qui m'avez fait danser sur vos genoux ; (Aux autres.) qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes ; qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables, pour me faire une place au souper de la ferme ?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN.

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger ?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles ! Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras ; mais

nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN.

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents; vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est encore plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN, regardant au fond.

Voilà donc ma chère vallée! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine! voilà mes jours passés, encore tout pleins de vie! voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance!

LE CHŒUR DES JEUNES GENS.

On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN.

Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants; ces arbres et ces prairies enseignent la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN.

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau; mais, en vérité, je n'en veux pas encore. (Il regarde encore au fond.) Comme ce lavoir est petit! autrefois il me paraissait immense. (Revenant en scène.) J'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. (Apercevant Rosette.) Quelle est donc cette jeune fille qui se cache derrière les autres et qui semble craindre d'approcher?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille. (Il la fait approcher de Perdican.)

PERDICAN.

Tu étais là, Rosette, et tu ne le disais pas, méchante fille? donne-moi vite cette main-là et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Es-tu mariée, petite?

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Pourquoi? Il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR DES JEUNES GENS.

Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN.

Est-ce vrai, Rosette?

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE.

Elle n'est pas encore venue au village.

PERDICAN.

Va-t'en mettre ta robe neuve; tu viendras dîner au château.

ROSETTE.

Oui, monseigneur. (Elle sort par le fond, le chœur la suit. Perdican remonte au fond et les regarde partir.)

SCÈNE XI

CAMILLE, PERDICAN.

CAMILLE entre de la droite et appelle.

Perdican! (Elle passe à gauche et Perdican vient en scène.)
J'ai à vous parler de choses sérieuses. Votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN.

Tant pis pour moi si je vous déplaïs.

CAMILLE.

Pas plus qu'un autre ; je ne veux pas me marier :
il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN.

L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les
joies ni les peines.

CAMILLE.

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma
mère ; je retourne demain au couvent.

PERDICAN.

Il y a de la franchise dans ta démarche ; touche là,
et soyons bons amis.

CAMILLE.

Je n'aime pas ces familiarités.

PERDICAN, lui prenant la main.

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que
crains-tu de moi ? tu ne veux pas qu'on nous marie ?
Eh bien, ne nous marions pas ; est-ce une raison pour

nous haïr? Ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle; c'est tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? Voilà ta main et voilà la mienne; et, pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, nous n'avons pas besoin d'autre témoin que Dieu.

CAMILLE.

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain. Tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours; laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE.

Je suis obligée de partir.

PERDICAN,

Pourquoi?

CAMILLE.

C'est mon secret. (Elle va s'asseoir près de la table, à gauche.)

PERDICAN.

En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE.

Non ; mais je veux partir.

PERDICAN.

Irrévocablement?

CAMILLE.

Irrévocablement.

PERDICAN.

Eh bien, adieu ! (Il se retourne vers la droite, aperçoit le portrait de la religieuse et soupire.) J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié, une heure ou deux. Mais, si cela te déplaît, n'en parlons plus ; adieu, mon enfant. (Il sort lentement et tristement par le fond à droite.)

SCÈNE XII

CAMILLE, DAME PLUCHE.

CAMILLE se lève quand elle sait Perdican sorti.

Dame Pluche, partirons-nous demain? Mon tuteur fait-il ses comptes?

DAME PLUCHE.

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE, se mettant à écrire à la table.

Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUCHE.

Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme?

CAMILLE.

Ne dois-je pas être sa femme? je puis bien écrire à mon fiancé!

DAME PLUCHE.

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire? (Le baron et Blazius paraissent au fond.)

CAMILLE.

Faites ce que je vous dis.

DAME PLUCHE.

Jamais, mademoiselle!

CAMILLE.

Voici mon oncle, venez. (Elles sortent par la porte à droite.)

SCÈNE XIII

LE BARON, BLAZIUS.

BLAZIUS.

Oui, seigneur, le tabellion est un ivrogne.

LE BARON.

Fi donc! cela ne se peut pas.

BLAZIUS.

J'en suis certain. Il a bu à l'office trois bouteilles de vin.

LE BARON.

Cela est exorbitant.

BLAZIUS.

Et, dans le jardin, il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON.

Sur les plates-bandes? Je suis confondu! Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

BLAZIUS.

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, à part.

Je commence à croire que Bridaine avait raison, ce matin : ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

BLAZIUS.

Il a lâché quelques mots latins; c'étaient autant de solécismes. Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON.

Apprenez, gouverneur, que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange chez moi. Je ne suis pas un majordome.

BLAZIUS.

A Dieu ne plaise que je vous déplaise, monsieur le baron ! Votre vin est bon.

LE BARON.

Il y a de bon vin dans mes caves.

SCÈNE XIV

BRIDAINE, LE BARON, BLAZIUS.

BRIDAINE, entrant du fond à droite.

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON.

Cela est impossible.

BRIDAINE.

Je l'ai vu de mes propres yeux : il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

LE BARON.

Des ricochets !

BRIDAINE, remontant au fond et trébuchant.

Mettez-vous à cette balustrade, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, à part.

O ciel ! Blazius a raison : Bridaine va de travers.

BRIDAINE.

Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON, remontant au fond.

Une paysanne sous son bras ! je me sens hors de moi.

BRIDAINE.

Cela crie vengeance.

LE BARON, redescendant.

Tout est perdu ! perdu sans ressource ! Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets ! (Il sort par le fond en bousculant Bridaine et Blazius, qui se trouvent sur son passage.)

ACTE II

Paysage pittoresque sur la lisière d'un bois. — A droite, au deuxième plan, un gros arbre à un mètre de la coulisse ; un peu plus haut, une fontaine avec un bassin, venant en biais jusqu'au tiers du théâtre, et laissant un passage entre elle et l'arbre. — A gauche, en face du public, un autre arbre avec un banc de gazon au pied ; du même côté, au deuxième plan, la porte d'une ferme dont on ne voit pas la maison. — Au fond, la campagne.

SCÈNE I

ROSETTE, PERDICAN ; ils sont assis au pied de l'arbre, à gauche .

ROSETTE.

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez ?

PERDICAN.

Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? Ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE.

Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit et je m'en aperçois bien sitôt que je vous dis quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN.

Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE.

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN.

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé, les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas... (Il soupire.) Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE.

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN.

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie. (Il l'embrasse.)

ROSETTE.

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez que lui, à ce qu'il me semble. Regardez donc, voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN.

Pardonne-moi.

ROSETTE.

Que vous ai-je fait pour que vous pleuriez? (Perdican se lève, porte son mouchoir à ses yeux et s'éloigne lentement par le fond à droite. Elle le regarde sortir.) Pauvre jeune homme! (Elle marche vers la porte de la ferme, et dit sur le seuil :) Est-il possible que Camille ne l'aime pas? (Apercevant le baron.)

Ah! voilà monsieur le baron, il a l'air aussi triste que son fils. (Elle entre dans la ferme.)

SCÈNE II

BLAZIUS, LE BARON; le baron entre par le premier plan à droite, absorbé dans ses réflexions.

LE BARON, poussant un soupir.

Des ricochets!

BLAZIUS entre du fond à gauche.

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie; — qu'aurais-je été faire dans l'office? — J'étais donc dans la galerie: j'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau; — comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? — et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs...

LE BARON.

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! Vos discours sont inexplicables.

BLAZIUS.

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON.

Pourquoi hors d'haleine, Blazius? Ceci est insolite.

BLAZIUS.

Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON.

Ma nièce rouge de colère! Cela est inouï! Et comment savez-vous que c'était de colère? elle pouvait être rouge pour mille raisons : elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

BLAZIUS.

Je ne puis rien affirmer là-dessus; cela se peut; mais elle s'écriait avec force : « Allez-y! trouvez-le! faites ce qu'on vous dit! Vous êtes une sotte! Je le veux! » Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation.

LE BARON.

Dans la luzerne?... et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce?

BLAZIUS.

La gouvernante répondait : « Je ne veux pas y aller ! Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour ; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici ! » et, tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON.

Je n'y comprends rien ; mes idées s'embrouillent tout à fait. (Il passe à gauche en réfléchissant.) Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un petit papier plié en quatre, en faisant des soubresauts dans la luzerne ?

BLAZIUS.

Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait ?

LE BARON.

Non, en vérité.

BLAZIUS.

Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON.

Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur le gouverneur.

BLAZIUS, avec plus de force.

Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON.

O ciel! Camille m'a déclaré, ce matin même, qu'elle refusait son cousin Perdican!... Mais à qui pourrait-elle écrire, Blazius?

BLAZIUS.

Voilà précisément le *hic*, monseigneur, *hic jacet lepus*. A qui était adressée cette lettre? c'est ce que je demande.

LE BARON.

Quelle horrible incertitude! Rentrons au château. J'ai éprouvé depuis ce matin des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées: ma tête s'égare.

Il faut que je me retire dans mon cabinet. (Il sort par le fond à droite.)

BLAZIUS, après un moment de réflexion.

Il a beau dire... ça ne peut être qu'une correspondance secrète. (Il sort du même côté que le baron.)

SCÈNE III

PERDICAN, entrant par le premier plan à droite et tenant un billet.

« Trouvez-vous à deux heures à la petite fontaine. »
Que veut dire cela? Tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout! Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit? Est-ce une coquetterie? En me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue?

SCÈNE IV

CAMILLE, PERDICAN.

CAMILLE, entrant par le premier plan à gauche.

Bonjour, cousin ; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. (Elle l'embrasse.) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié : asseyez-vous là et causons. (Elle s'assied sur le bord du bassin, à gauche du public.)

PERDICAN.

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment ? (Il s'assied sur le bord du bassin à droite.)

CAMILLE.

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas ? Je suis d'humeur changeante ; mais vous m'avez dit, ce matin, un mot très-juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. »

Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

PERDICAN.

Est-ce possible ? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites, comme aux jours d'autrefois ?

CAMILLE.

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine ; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de retourner au couvent ?

PERDICAN.

Ne m'interrogez pas là-dessus, car moi je n'y entrerai jamais.

CAMILLE.

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps, avec un

cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi... avez-vous eu des amours?

PERDICAN.

Pourquoi cela?

CAMILLE.

Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN.

J'en ai eu.

CAMILLE.

Vous avez aimé?

PERDICAN.

De tout mon cœur.

CAMILLE.

Et les femmes que vous avez aimées, où sont-elles maintenant? le savez-vous?

PERDICAN.

Voilà, en vérité, des questions singulières! Que voulez-vous que je vous dise? je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE.

Il doit nécessairement y en avoir une que vous avez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

PERDICAN.

Tu es une drôle de fille ! et voilà d'étranges questions !

CAMILLE.

C'est une grâce que je vous demande de me répondre sincèrement. Je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer de l'amour, car vous le méritez. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN.

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE.

Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une fois ?

PERDICAN.

Il y en a certainement.

CAMILLE.

Est-ce un de vos amis ? dites-moi son nom.

PERDICAN.

Je n'ai pas de nom à vous dire ; mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE, se levant sur place.

Combien de fois un honnête homme peut-il aimer ?

PERDICAN.

As-tu résolu de me faire subir un interrogatoire ?

CAMILLE, passant à droite.

Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande.

PERDICAN, se levant.

Où veux-tu en venir ? Parle ; je répondrai.

CAMILLE.

Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent ?

PERDICAN.

Non.

CAMILLE.

Je ferais donc mieux de vous épouser ?

PERDICAN.

Oui.

CAMILLE.

Eh bien, si nous étions mariés, que me conseilliez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?... Vous ne répondez pas... (Elle va se rasseoir à la fontaine, mais du côté droit.) Écoutez-moi : j'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau... Son mari l'a trompée ; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

PERDICAN.

Cela est possible.

CAMILLE.

Nous habitons ensemble, et j'ai passé des journées entières à parler de ses malheurs. Ils sont presque devenus les miens ; cela est singulier, n'est-ce pas ? Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me

peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait languï, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances... c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : « Là, j'ai été heureuse, » mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : « Là, j'ai pleuré, » mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore : c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves, portaient votre ressemblance.

PERDICAN.

Ma ressemblance, à moi? (Il va s'asseoir à la fontaine, du côté gauche.)

CAMILLE.

Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN.

Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE.

Dix-huit ans.

PERDICAN.

Continue, continue ; j'écoute. (Il s'assoit près d'elle.)

CAMILLE.

Il y a deux cents femmes dans notre couvent ; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une, parmi elles, sont sorties, comme moi, jeunes et pleines d'espérances : elles sont revenues, peu de temps après, vieilles et désolées.

PERDICAN.

Ma sœur chérie, elles t'ont donné leur expérience ; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne. Tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE, se levant sur place.

Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir ; je veux aimer d'un amour éternel et faire des serments qui ne se violent pas... Ne souriez pas, Perdican ! il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain ; dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous

en reparlerons. Retournez à la vie, et, tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais, s'il vous arrive jamais d'être oublié et d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul, avec le vide dans le cœur, pensez à moi, qui prierai pour vous.

PERDICAN.

Tu es une orgueilleuse! prends garde à toi.

CAMILLE.

Pourquoi?

PERDICAN.

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour.

CAMILLE, avec feu.

Y croyez-vous, vous qui parlez? Vos genoux se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous ne savez plus leurs noms. (Elle passe à gauche.) Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le

premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie, car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et, dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN, toujours assis.

Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

CAMILLE.

Oui, je suis belle, je le sais; les complimenteurs ne m'apprendront rien. La main qui coupera mes cheveux frémissa peut-être de cette mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs. (Elle passe à droite.)

PERDICAN.

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE.

O Perdican! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN, se levant

Je ne raille pas. Tu me parles d'une amie qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si celui qu'elle a aimé revenait lui tendre la main, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous dites? j'ai mal entendu.

PERDICAN.

Est-tu sûre que si celui qu'elle a aimé revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

CAMILLE.

Je le crois.

PERDICAN, avec feu et lui prenant les mains.

Sais-tu les rêves de cette femme qui te dit de ne pas rêver? Elle qui te représente l'amour comme un mensonge, sait-elle que c'est un crime qu'elle fait de venir chuchoter à une jeune fille des paroles de femme?

CAMILLE.

Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN, la quittant.

Ah ! comme on t'a fait la leçon ! comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance ; et le masque de plâtre qui recouvrait tes joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà ! (Il est remonté vers la fontaine et Camille passe à gauche.) Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et, lorsque tes compagnes te feront de ces tristes récits, réponds-leur ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ; toutes les femmes sont artificieuses, perfides, vaniteuses ; le monde n'est qu'un égout sans fond ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits ! On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et, quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regar-

der en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

CAMILLE.

Je leur dirai ce que vous m'avez répondu. (Elle passe devant lui et sort par le premier plan à droite.)

PERDICAN.

Va, je te conseille de prendre le voile. (Il sort lentement par le premier plan à gauche.)

SCÈNE V

BRIDAINE, seul; il entre du fond à droite.

Cela est certain, on lui donnera encore, ce soir, la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie de ce gouverneur ! O malheureux que je suis ! un âne bête, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table ! Le majordome lui versera le premier verre de

Malaga, et, lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids et les meilleurs morceaux déjà avalés. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois, gorgé de mets succulents ! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je retourne à mon humble toit ! On ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome.
(Il réfléchit.)

SCÈNE VI

BRIDAINE, BLAZIUS.

BLAZIUS, à part, entrant par la droite, derrière l'arbre et s'asseyant à la fontaine.

O disgrâce imprévue ! me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office !

BRIDAINE, à part.

Je ne verrai plus fumer les plats, je ne chaufferai

plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux. (Blazius se lève, et l'on aperçoit Perdican qui traverse le théâtre dans le fond, de gauche à droite.)

BLAZIUS, à part.

Il me semble que voilà le tabellion.

BRIDAINE, à part.

C'est le gouverneur en personne.

BLAZIUS, à Bridaine.

Oh! oh! monsieur, que faites-vous là?

BRIDAINE.

Moi! je vais souper. N'y venez-vous pas?

BLAZIUS.

Pas aujourd'hui... Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé fausement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète.

BRIDAINE.

Que m'apprenez-vous là?

BLAZIUS.

Hélas! hélas! la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

BRIDAINE.

O fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, chaise bienheureuse!

BLAZIUS.

Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur! je vous supplie de plaider ma cause.

BRIDAINE.

Cela m'est impossible, monsieur. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne. Je vais souper. (Il sort en courant par le fond, à droite.)

SCÈNE VII

BLAZIUS, seul.

Misérable Pluche ! c'est toi qui es la cause de ma ruine ; femme déhontée , c'est à toi que je dois cette disgrâce ! Noble Université de Paris , on me traite d'ivrogne ! (Il s'assied sur le banc au pied de l'arbre , à gauche.) Je suis perdu si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. (Voyant rentrer dame Pluche par le fond , à droite.) Patience ! voici du nouveau. (Il se lève , passe derrière l'arbre et arrête dame Pluche au passage.)

SCÈNE VIII

BLAZIUS, DAME PLUCHE.

BLAZIUS, avec force.

Pluche , donnez-moi cette lettre !

DAME PLUCHE.

Que signifie cela ? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

BLAZIUS.

Donnez-la-moi, ou vous êtes morte !

DAME PLUCHE.

Moi, morte ! morte ! bonté divine !

BLAZIUS.

Oui, morte, Pluche ! donnez-moi ce papier. (Ils se battent, et Blazius prend la lettre.)

SCÈNE IX

BLAZIUS, PERDICAN, DAME PLUCHE.

PERDICAN entre par la droite et se met entre eux.

Qu'y a-t-il ? que faites-vous, Blazius ? Pourquoi violenter cette femme ?

DAME PLUCHE.

Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur ; justice !

BLAZIUS.

Seigneur, cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE.

C'est une lettre de Camille, de votre fiancée.

BLAZIUS.

C'est un billet doux.

DAME PLUCHE.

Tu en as menti ; apprends cela de moi.

PERDICAN, à Blazius.

Donnez-moi cette lettre ; je ne comprends rien à votre dispute. Retirez-vous, dame Pluche ; vous êtes une digne femme, et maître Blazius est un sot. Allez ; je me charge de mettre cette lettre à la poste. (Blazius sort par la gauche, et dame Pluche par la droite.)

SCÈNE X

PERDICAN, seul.

« A la sœur Louise. »

En ma qualité de fiancé, je m'arroe le droit de la lire. (Il décachète la lettre et lit.)

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune homme a le poignard dans le cœur; il ne se console pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai tout fait au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus. Hélas! ma chère, que pouvais-je y faire? Priez pour moi; nous nous reverrons demain et pour toujours. Toute à vous du meilleur de mon âme,

« CAMILLE. »

Est-il possible? Camille écrit cela! c'est de moi qu'elle parle ainsi! Moi au désespoir de son refus! Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? O femmes! cette

pauvre Camille a peut-être une grande piété ! C'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies, avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on voudrait le lui faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin ! Non, non, Camille, tu ne te vengeras pas sur moi des chagrins de ta sœur Louise. Je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici ! (Entre un paysan par la gauche, au fond.)

SCÈNE XI

PERDICAN, UN PAYSAN; puis ROSETTE.

PERDICAN.

Holà ! brave homme !

LE PAYSAN

Plaît-il, monseigneur ?

PERDICAN.

Venez, que je vous donne une commission.

LE PAYSAN.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Ah ! je suis au désespoir ! (Appelant à la porte de la ferme.)
Holà ! Rosette, Rosette !

ROSETTE, paraissant à la porte.

C'est vous, monseigneur ! Entrez, ma mère y est.

PERDICAN.

Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE.

Où donc ?

PERDICAN.

Je te le dirai ; mais dépêche-toi.

ROSETTE.

Oui, monseigneur.

PERDICAN, écrivant sur son genou.

Je demande un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel! elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. (Au paysan.) Allez au château, et dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à mademoiselle Camille le billet que voici.

LE PAYSAN.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Maintenant à l'autre. (Il entre à la ferme.)

SCÈNE XII

LE PAYSAN; CAMILLE, entrant par le premier plan à droite.

LE PAYSAN.

Ah! mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme me l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE.

Donne-la-moi.

LE PAYSAN.

Si vous aimez mieux que je la porte au château ?

CAMILLE.

Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN.

Ce qui vous plaira. (Il donne la lettre et sort par le fond, à droite.)

CAMILLE, lisant.

Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir. Que peut-il avoir à me dire ? voilà justement la fontaine et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah ! (Perdican et Rosette entrent par le fond, à gauche. Camille se cache derrière l'arbre de droite.) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter.

SCÈNE XIII

PERDICAN, ROSETTE, CAMILLE.

PERDICAN, à part.

Elle est là !

CAMILLE, cachée, à part.

Que veut dire ceci ? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre ? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix.

Je t'aime, Rosette.

ROSETTE.

Vous, monseigneur !

PERDICAN.

Je t'aime ! Toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés ; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour. (Il lui passe une chaîne au cou.)

ROSETTE.

Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN.

Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. (Il jette sa bague dans l'eau.)

ROSETTE.

Que faites-vous?

PERDICAN.

Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau, qui s'était troublée, reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience : nous reparaîtrons. Déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage. Regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau!

PERDICAN, quittant la fontaine.

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute! le vent se tait; la pluie roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse? Tu ne veux pas renoncer au monde? O Rosette, Rosette! sais-tu ce que c'est que l'amour? (Il remonte vers la fontaine.)

ROSETTE.

Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai. (Elle s'assied à la fontaine, à droite.)

PERDICAN.

Oui, comme tu pourras, et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues qui ont la tête à la place du cœur. Tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes quand tu t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE.

Comme vous me parlez, monseigneur !

PERDICAN.

Tu ne sais pas lire, mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lève-toi, Rosette, et viens avec moi ; tu seras ma femme.

ROSETTE, avec joie.

Sa femme ! Est-ce possible ? (Perdican sort avec Rosette par le fond, à gauche ; Camille les suit lentement jusqu'à l'arbre de gauche, où elle s'arrête.)

SCÈNE XIV

CAMILLE ; DAME PLUCHE, venant du fond à droite.

DAME PLUCHE.

Chère Camille, tout est prêt pour notre départ. Le baron a rendu ses comptes et mon âne est bâti.

CAMILLE.

Allez au diable, vous et votre âne ! je ne partirai pas aujourd'hui.

DAME PLUCHE.

Seigneur, mon Dieu ! Camille a juré ! (Elle sort scandalisée ; Camille s'approche de la fontaine et s'apprête à en retirer la bague. — La toile tombe.)

ACTE III

Un petit salon au château; porte au fond avec une portière, portes latérales. — A droite, un guéridon et un fauteuil. — A gauche, un prie-Dieu, distant d'un mètre du mur.

SCÈNE I

DAME PLUCHE; CAMILLE, debout près du guéridon.

CAMILLE.

Il a pris ma lettre, dites-vous?

DAME PLUCHE.

Oui, mon enfant; il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE.

Descendez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (Dame Pluche sort par la droite.) Il a lu ma lettre, cela est certain ; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférence, malgré son dépit... Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? (Allant à la porte du fond.) Es-tu là, Rosette?

SCÈNE II

ROSETTE, CAMILLE.

ROSETTE, soulevant la portière.

Oui ; puis-je entrer?

CAMILLE.

Écoute-moi, mon enfant ; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE.

Hélas ! oui.

CAMILLE.

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE.

Ce matin! où donc?

CAMILLE, se levant.

Ne fais pas l'hypocrite. Ce matin, à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE.

Vous m'avez donc vue?

CAMILLE.

Pauvre innocente! Non, je ne t'ai pas vue; il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser?

ROSETTE.

Comment le savez-vous?

CAMILLE.

Qu'importe comment je le sais? Crois-tu à ses promesses, Rosette?

ROSETTE.

Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? pourquoi faire?

CAMILLE.

Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE.

Hélas! je n'en sais plus rien.

CAMILLE.

Tu l'aimes, pauvre fille! Il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai. (Rosette sort par le fond.)

SCÈNE III

CAMILLE, PERDICAN; ROSETTE, *cachée*.

CAMILLE, *seule*.

Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je

un acte d'humanité? la pauvre fille a le cœur pris,
(Entre Perdican de la droite.) Bonjour, cousin, asseyez-vous.

PERDICAN.

Quelle toilette, Camille! à qui en voulez-vous?

CAMILLE.

A vous, peut-être. (Elle passe à droite.) Je suis fâchée de n'avoir pu venir au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

PERDICAN, à part.

Voilà, sur ma vie! un petit mensonge assez gros pour une colombe sans tache : je l'ai vue derrière un arbre écoutant la conversation. (Haut.) Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval est à l'écurie et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE.

J'aime la discussion; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN.

A quoi sert de se quereller, quand le raccommode-

ment est impossible? le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE.

Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

PERDICAN.

Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE.

Je voudrais qu'on me fit la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

PERDICAN.

Je l'ai perdue.

CAMILLE.

C'est donc pour cela que je l'ai trouvée; tenez, Perdican, la voilà. (Elle la montre à son doigt.)

PERDICAN.

Est-ce possible? où l'avez-vous trouvée?

CAMILLE.

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changée; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN.

Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe? la voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu? pourquoi restes-tu? pourquoi d'une heure à l'autre changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil?

CAMILLE.

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée, en changeant quel-

quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

PERDICAN.

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE.

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais?

PERDICAN.

Jamais.

CAMILLE.

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. (Elle soulève la tapisserie du fond; on voit Rosette

s'enfuir en pleurant. La tapisserie retombe.) Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est enfuie tout en larmes, lorsqu'elle vous a entendu dire que vous m'aimiez? (Elle va pour sortir à droite.)

PERDICAN.

Un instant, Camille, écoutez-moi.

CAMILLE.

Que voulez-vous me dire? C'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher, par dépit, cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

PERDICAN.

Écoutez-moi, écoutez-moi!

CAMILLE.

N'as-tu pas souri tout à l'heure, quand je t'ai dit

que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien, oui, j'y étais, et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent? Tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien, apprend-le de moi, tu m'aimes, entends-tu; mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche!

PERDICAN, avec force.

Oui, je l'épouserai.

CAMILLE.

Et tu feras bien. (Elle passe à gauche.)

PERDICAN.

Très-bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort? Cette

enfant pleure? nous essuierons ses larmes. Tu as voulu me prouver que j'avais menti, une fois, dans ma vie; cela est possible. Mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Allons consoler Rosette. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV

LE BARON, CAMILLE.

CAMILLE, à la porte de gauche.

Mon oncle!... mon oncle! venez donc : votre fils veut épouser ma sœur de lait.

LE BARON.

O ciel! qu'entends-je? Une paysanne! Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE.

Employez votre autorité.

LE BARON.

Je deviendrai fou et je refuserai mon consentement. Voilà qui est certain.

CAMILLE.

Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON.

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine ; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE.

Faites-le appeler et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON.

Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE.

Mais parlez-lui, au nom du ciel ! C'est un coup de tête qu'il a fait ; peut-être n'est-il déjà plus temps ; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON.

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma dou-

leur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enrhumé et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE V

PERDICAN, CAMILLE.

CAMILLE.

Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, lorsqu'on en cherche, on est effrayé de sa solitude. (Elle s'assied à droite. Perdican entre par la droite et se dirige vers la porte à gauche. Camille l'aperçoit.) Eh bien, cousin, à quand le mariage?

PERDICAN.

Le plus tôt possible; il ne me faut plus que le consentement de mon père; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans.

CAMILLE.

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDICAN.

Assurément ; je le lui ai promis.

CAMILLE.

Et après avoir pleuré de chagrin elle a sans doute pleuré de joie ?

PERDICAN.

Elle en a failli mourir.

CAMILLE.

Et qu'en dira votre père ?

PERDICAN.

Tout ce qu'il voudra ; il me plaît d'épouser cette fille ; c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne ? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime ; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On crierà, on raillera ; je m'en lave les mains.

CAMILLE se lève.

Il n'y a rien là de risible ; vous faites très-bien de

l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDICAN.

Vous en êtes fâchée? Oh! que non!

CAMILLE.

Si; j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN.

Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE.

Mais vous n'y pensez pas, c'est une fille de rien.

PERDICAN.

Elle sera donc quelque chose lorsqu'elle sera ma femme!

CAMILLE.

Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous

lèvera au repas de nocces, et, le soir de la fête, vous lui ferez couper les mains, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN.

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas ; quand une femme est douce et sensible, franche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela ; oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE.

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre ; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN.

Oui ; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE.

Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN.

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE.

Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN.

Quelle plaisanterie?

CAMILLE.

Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN.

Bien peu de temps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée : trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE.

Je suis curieuse de danser à vos noces!

PERDICAN.

Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE.

Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN.

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout à l'heure assez. (Il va pour sortir à droite.)

CAMILLE.

Allez-vous chez votre épousee ?

PERDICAN.

Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE.

Donnez-moi donc le bras ; j'y vais aussi.

SCÈNE VI

CAMILLE, PERDICAN, ROSETTE.

PERDICAN.

Te voilà, mon enfant ! viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, se mettant à genoux.

Monseigneur, je viens vous demander une grâce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé m'ont dit que vous aimiez votre cousine et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux ; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE, allant à Rosette.

Tu es bonne fille, Rosette ; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas en peine, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN.

Cela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE.

Pourquoi ? cela est inutile.

PERDICAN.

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal ; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. (Il passe à Rosette.) Viens avec moi, Rosette, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu ! nous les ferons bien taire. (Il sort avec Rosette par la droite.)

SCÈNE VII

CAMILLE, puis UN VALET.

CAMILLE, seule.

Que se passe-t-il donc en moi ? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier, il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon ? Holà ! dame Pluche ! dame Pluche ! n'y a-t-il donc personne ici ? (Elle frappe un timbre sur le guéridon ; entre un valet par la droite.) Courez après le seigneur Perdican ; dites-lui vite qu'il revienne ici, j'ai à lui parler. (Le valet sort.) Mais qu'est-ce donc que tout cela ? Je n'en

puis plus; mes pieds refusent de me soutenir. (Elle s'appuie sur le prie-Dieu.)

SCÈNE VII

CAMILLE, PERDICAN.

PERDICAN.

Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE, avec force.

Non! non!

PERDICAN.

En vérité, vous voilà pâle! qu'avez-vous à me dire?
Vous m'avez fait rappeler pour me parler?

CAMILLE.

Non, non. (Perdican se retire au fond, à droite.)

CAMILLE, agenouillée au prie-Dieu.

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le sa-

vez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience; vous le savez, mon Père, ne voulez-vous donc plus de moi? Oh! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ah! malheureuse, je ne puis plus prier!

PERDICAN, se rapprochant lentement de Camille.

Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi? Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE.

Qui m'a suivie? qui parle ici? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN.

Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent furieux entre nous deux? Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve! pourquoi encore y mêler les nôtres? O

mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. O insensés ! nous nous aimons. (Il lui tend les bras.)

CAMILLE, s'y précipitant.

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a longtemps qu'il le sait.

PERDICAN.

Chère créature, tu es à moi ! (Il l'embrasse ; on entend un grand cri au dehors, à droite.)

CAMILLE.

C'est la voix de ma sœur de lait !

PERDICAN.

Comment est-elle ici? je l'avais laissée dans l'escalier lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE.

Entrons dans cette galerie, c'est là qu'on a crié.

PERDICAN.

Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE.

La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

PERDICAN.

Non, en vérité, je n'entrerais pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (Camille sort par la droite.)

SCÈNE IX

PERDICAN, puis CAMILLE.

PERDICAN, seul.

Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Nous sommes des enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; laissez-nous Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari. Je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse. O Dieu ! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. (Camille rentre.) Eh bien, Camille, qu'y a-t-il ?

CAMILLE.

Elle est morte ! — Adieu, Perdican !

FIN



MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION

ŒUVRES COMPLÈTES

WALTER DE Misset

3 vol. in-16 à 3 fr. 50 l'chaque

PREMIÈRES POÉSIES (1854-1858) — 1 vol. — 1 fr. 50
POÉSIES NOUVELLES (1859-1864) — 1 vol. — 1 fr. 50
ŒUVRES POSTHUMES (1865-1868) — 1 vol. — 1 fr. 50
LES CONFESSIONS D'UN ENFANT DU SIÈCLE — 1 vol. — 1 fr. 50
NOUVELLES (1869-1874) — 1 vol. — 1 fr. 50
COMÉDIES ET PROVERBES (1875-1878) — 1 vol. — 1 fr. 50
PIÈCES QUI SE VENDENT SEULEMENT



BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALFRED DE MUSSET

8 vol. in-18 à 3 fr. 50 c. chacun

- PREMIÈRES POÉSIES** (CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE. — SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL. — POÉSIES DIVERSES. — NAMOUNA). 1 vol.
- POÉSIES NOUVELLES** (ROLLA. — LES NUITS. — POÉSIES NOUVELLES. — CONTES EN VERS). 1 vol.
- ŒUVRES POSTHUMES** (L'ÂNE ET LE RUISSEAU, comédie. — LE SONGE D'AUGUSTE. — UN SOUPER CHEZ M^{lle} BACHEL. — POÉSIES DIVERSES. — FAUSTINE, etc. 1 vol.
- LES CONFESSIONS D'UN ENFANT DU SIÈCLE.** 1 vol.
- NOUVELLES** (LES DEUX MAÎTRESSES. — EMMELINE. — LE FILS DU TITIEN. — FRÉDÉRIC BERNERETTE. — CHOISILLES. — MARGOT). 1 vol.
- CONTES** (LA MOUCHE. — PIERRE ET CAMILLE. — MADemoiselle MIMI PINSON. — LES SECRETS DE JAVOTTE. — LE MERLE BLANC), suivis des Lettres sur la littérature. 1 vol.
- COMÉDIES ET PROVERBES** (ANDRÉ DEL SARTO. — LORENZACCIO. — LES CAPRICES DE MARIANNE. — FANTAZIO. — ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR. — LA NUIT VÉNITIENNE. — BARBERINE. — LE CHANDELIER. — IL NE FAUT JURER DE RIEN. — UN CAPRICE. — IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE. — LOUISON. — ON NE PEUT PENSER À TOUT. — CARMOSINE. — BETTINE). 2 vol.

PIÈCES QUI SE VENDENT SÉPARÉMENT

Un Caprice.	1 fr. »
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.	1 »
Il ne faut jurer de rien	1 »
Bettine.. . . .	1 »
André del Sarto.. . . .	1 »
Louison.	1 »
Le Chandelier.	1 »
On ne badine pas avec l'amour.	1 50



Biblioteka UJK Kielce

UJK



0512892

